

Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahu

Self-Victimization and Political Discourse: Emotions, Cultural Resonance and Political Mobilization in the Rhetoric of B. Netanyahu

Eithan Orkibi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/3666>

DOI : 10.4000/aad.3666

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Eithan Orkibi, « Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahu », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23 | 2019, mis en ligne le 18 octobre 2019, consulté le 29 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/3666> ; DOI : 10.4000/aad.3666

Ce document a été généré automatiquement le 29 novembre 2019.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Auto-victimisation et discours politique : émotions, résonance culturelle et mobilisation dans la rhétorique de B. Netanyahou

Self-Victimization and Political Discourse: Emotions, Cultural Resonance and Political Mobilization in the Rhetoric of B. Netanyahu

Eithan Orkibi

Introduction

- 1 Dans la mesure où le titre de « victime » désigne un statut social conféré aux individus et aux groupes sur la base de critères entérinés, cette contribution se propose de faire la lumière sur une pratique discursive particulière : celle qui permet à un orateur de se présenter sur la scène publique en « victime », en s'appropriant les traits distinctifs de cette catégorie dans son contexte social. C'est cette pratique que nous nommons auto-victimisation. S'y engager, c'est s'appuyer sur des représentations sociales et des conventions culturelles pour construire une image de soi en « victime » crédible.
- 2 La plus grande partie de la littérature scientifique qui traite des dimensions culturelles des victimes – notamment en criminologie, sociologie et droit – se focalise sur la représentation et la construction de victimes d'agression, de crime ou d'oppression dans des contextes juridiques, gouvernementaux ou de services sociaux. Nous explorons quant à nous l'auto-victimisation dans le discours politique, et sa fonction dans la construction des identités et la mobilisation des groupes politiques. À cette fin, nous examinons ici la rhétorique de la droite israélienne, et plus précisément celle du Premier Ministre Benyamin Netanyahou. Ce dernier, face aux inculpations de corruption dirigées contre lui, se présente en effet comme la cible de persécutions policières, judiciaires et médiatiques. Dans le discours médiatique, la critique de cette

stratégie communicationnelle d'auto-victimisation de Netanyahu est devenue un lieu commun. Comme l'a noté un journaliste de *Haaretz* :

Au lieu de répondre aux soupçons ou d'expliquer les circonstances entourant des faits qui ont déjà été rendus publics, Netanyahu préfère se présenter en victime innocente, encadrée par une police corrompue. [...] Après des décennies à se faire passer pour une victime, Netanyahu a peut-être oublié que ce n'était qu'un spectacle (Shalev 2018 ; je traduis).

- 3 Comme nous allons le voir à travers les différentes interventions de Netanyahu, notamment celles où il s'adresse au public et se réfère directement aux différentes affaires pour lesquelles il est incriminé, une stratégie communicationnelle centrale se dégage effectivement de son discours. Elle repose sur sa présentation de soi comme cible des attaques. Netanyahu ne se contente pas d'un déni total : il pointe un doigt accusateur contre le système juridique et les médias, qu'il accuse de collaboration pour le renverser. Voici les points essentiels qu'il avance par le biais de ses messages (dont nous examinerons les détails par la suite) :
 1. Netanyahu est totalement innocent ;
 2. il est victime de persécution politique, lui et sa famille en souffrent ;
 3. les médias, dominés par la gauche, se sont livrés à une chasse aux sorcières contre lui et sa famille. Ces attaques sont disproportionnées et s'écartent de la pratique journalistique habituelle ;
 4. n'arrivant pas à gagner les élections, la gauche – et ses alliés dans les élites médiatique et juridique – essayent de renverser son gouvernement par des moyens anti-démocratiques.
- 4 Au premier abord, il s'agit de ce que Ruth Amossy (2010) dénomme le « retravail de l'*ethos* préalable » ou de ce que William Benoit qualifie de « réparation d'image ». Netanyahu est un Premier Ministre relativement populaire, il a été élu cinq fois et est désormais au pouvoir depuis 2009. Or, les scandales médiatiques autour des enquêtes de police jettent un doute considérable sur son autorité et sa crédibilité. Nous sommes bien dans le domaine de la communication de crise, destinée à réduire les dégâts causés à l'image du dirigeant et à protéger autant que possible sa réputation. Dans la terminologie de la théorie de la réparation d'image, on dirait que la réaction de Netanyahu consiste en une tactique de « déni » (« je suis innocent ») suivie d'une tactique d'« attaque de l'accusateur » définie ainsi : « attaquer l'accusateur tente de former de nouvelles attitudes par rapport à lui afin de discréditer l'attaque » (Benoit 2015 : 29). Dans cette tactique, qui injecte la *kategoria* dans l'*apologia*, la défense de la cible se fait à travers une attaque contre le détracteur, ce qui, selon Benoit, est particulièrement typique des interactions prolongées qui comprennent des séries d'échanges – comme, en l'occurrence, une interaction polémique autour de questions politiques et idéologiques (Benoit 1995 : 85). Or, accuser l'accusateur tout en clamant son innocence (ce qui sous-entend que la cible des accusations subit une attaque parfaitement déplacée et injustifiée) résulte en une présentation de soi comme victime dans la sphère publique. C'est pourquoi notre analyse s'inspire d'une approche théorique qui explore les processus sociaux et les pratiques interactionnelles liées à la construction et à la représentation des « victimes » dans la société contemporaine.

1. Cadre théorique : se définir et se présenter en victime

- 5 Netanyahu, il faut l'admettre, n'est pas une victime typique. En fait, l'une de difficultés liées à l'analyse de son discours d'auto-victimisation est le fait qu'il ne peut être plus éloigné de ce qu'on considère normalement comme « victime ». Comme le constate Nils Christie (1986) dans son célèbre essai « La victime idéale » (*The Ideal Victim*), nous sommes habitués à penser et identifier les « victimes » à travers des stéréotypes assez précis, dont notamment la faiblesse et l'infériorité physique ou psychologique face à l'agresseur. Or, bien que les criminologues s'accordent sur le fait que ceux dont les traits caractéristiques correspondent à la représentation stéréotypée de la « victime » accèdent plus facilement à ce statut, il existe, dans la réalité, des victimes de toutes sortes. Parmi elles, il y a des personnes ou des institutions puissantes qui négocient avec différents interlocuteurs leur identité de victime et revendiquent d'être reconnues comme telles (Burcar et Åkerström 2009).
- 6 En fait, du point de vue culturel, on attribue souvent à l'époque contemporaine l'étiquette de « société de victimes » (Sykes 1992) et de « culture de la plainte » (*Culture of Complaint*, Hughes 1993), où chacun – même celui qu'on considère comme puissant et privilégié – a intérêt à se présenter comme la victime de quelqu'un ou de quelque chose. Dans différents contextes, on a constaté qu'être « victime » devient de plus en plus une « ressource politique » (Lebel et Ronel 2009 : 673), et contribue au capital social et symbolique du sujet parlant (Lamott 2009 : 222). Ainsi, dans la mesure où « victime » comme identité et statut social fait l'objet de négociations et d'un travail discursif, nous avons jugé pertinent de nous tourner vers l'approche constructive et interactionnelle dans le domaine qu'il est convenu de qualifier, depuis les années 1970, de « victimologie » en Sciences humaines et sociales.

1.1. « Victime » comme construction sociale

- 7 Dans un article fondateur de 1972, le criminologue américain Richard Quinney affirme que « victime » est une « construction sociale » (321). Postulant que la tradition « positiviste » dans les études de « victimologie » ne se focalise que sur des individus ou des groupes préalablement définis comme victimes, il déplore le fait que la société – et les criminologues eux-mêmes – supposent que l'identité des victimes est uniquement liée à un statut défini et reconnu par la justice. Quinney propose à ses collègues de réviser leurs propres définitions et de considérer des « victimes alternatives », jusqu'alors ignorées, comme victimes de la police, victimes de guerre, et « victimes d'oppressions de toutes sortes » (*ibid.*). Quinney a marqué dans ce célèbre essai un tournant important dans la victimologie non seulement sur le plan théorique – en passant à une approche radicale et critique – mais aussi sur le plan disciplinaire. En plus de la criminologie, les chercheurs en sociologie, psychologie sociale, travail social, relations internationales ou droit international s'interrogent de plus en plus sur la réalité, l'activité et la politique concernant les « victimes » de tous genres.
- 8 Plus étroitement liée à notre propos est la contribution de Quinney à l'émergence de la perception sociologique – puis culturelle – de la « victime » comme catégorie sociale. Dans la mesure où « nous participons tous à la construction du “crime”, du “criminel” et de la “victime” » (*ibid.* : 314), il est possible de concevoir une nouvelle optique qui

fasse sienne l'analyse des processus discursifs par le biais desquels la société attribue le statut de victime à des individus et des groupes donnés. C'est précisément l'objectif de James A. Holstien et Gale Miller qui, en 1990, suggèrent une approche interactionnelle dans le domaine de la victimologie. Celle-ci

allows us to reconceptualize victimization in terms of interactional and discourse practices. In particular, it directs us to the interpretive and descriptive work through which assignments of victim status are made. From this perspective, victims are *interactionally constituted* (1990 : 104 ; les auteurs soulignent).

- 9 Le processus de « victimisation » consiste ainsi non seulement dans le fait empirique d'être la cible d'un crime, d'une agression ou de tout autre type de préjudice socialement reconnu, mais aussi dans la pratique sociale et culturelle qui consiste à qualifier un individu ou un groupe de « victime » :

A person is "victimized" when he or she is nominated for membership in the "victim" category. Calling someone a victim organizes understandings of that person as a particular type to whom certain characteristics are attributed and orientations are taken (*ibid.* : 106).

- 10 En fait, l'émergence du domaine scientifique de la victimologie aux États-Unis coïncide avec la montée de ce que le sociologue des problèmes publics Joel Best (1997) dénomme « l'idéologie victimaire ». Il s'agit, en l'occurrence, de la création, à partir des années 1960, d'organisations locales qui luttent en faveur des victimes de n'importe quelle agression ou préjudice – qui amène à la fondation, en 1975, de la NOVA – *National Organization for Victim Assistance* – et les luttes sociales en faveur des droits des victimes qui placent la « victime » au centre du paysage culturel et social :

The announcement of new forms of victimization has become commonplace during the last twenty-five years... During the 1960s, Americans became sensitized to victims and victimization; by the 1970s, there was a widespread ideology of victimization. As this ideology gained acceptance in key institutions, it created a victim industry – a set of social arrangements that now supports the identification of large numbers of victims (Best 1997 : 9).

- 11 En fait, l'émergence de nouveaux types de victimes et la sensibilité sociale croissante envers les victimes, implique non seulement que différents acteurs sociaux participent à la construction sociale des victimes, mais aussi que des individus ou groupes peuvent, voire doivent lutter pour être reconnus comme victimes par la société. L'industrie des victimes devient ainsi de plus en plus compétitive, et ceux qui souhaitent être reconnus comme telles s'engagent dans un véritable travail de revendication (*claims to victimization*) :

In order to gain power, victims must formulate their struggles through ideas that have purchase in society, communicate these ideas successfully to others, satisfy acceptable ways of representing problems, and fit these ideas within comprehensive belief systems. Regardless of whether victims are enlisted to support the status quo, foment revolution or campaign for reform, they use the tools that politics offers to achieve their goals. Understood in this way, « victim » is an idea like any other one that takes on the characteristics of its underlying political context. The notion of victim represents real people, but it can be molded to promote a variety of different ethical and political goals (Jacoby 2015: 514).

1.2. La rhétorique de *victimisation claim*

- 12 Ainsi, de même que la construction sociale de victime repose sur une « rhétorique de victimisation » (Quinney 1972 : 315), la revendication de victimisation (*victimization*)

claim) consiste en un travail rhétorique considérable. Malgré le fait que le rôle de la rhétorique est reconnu, très peu d'analyses rhétoriques ont été menées dans le domaine de la victimologie (McNeil *et al.* 2017). Pourtant, sans forcément se pencher sur la théorie rhétorique, les analyses interactionnelles, communicationnelles et discursives de la victimisation révèlent trois dimensions principales.

1.2.1. Discours émotionnel

- 13 L'appel à l'émotion constitue le premier, et probablement le plus évident composant de la rhétorique de victimisation. Comme l'indiquent Walklate *et al.* (2011), la mise en relief des émotions dans les journaux, les médias, la culture populaire et les réseaux sociaux sont un élément constitutif du discours qui fait usage des figures de la victime pour influencer le système judiciaire ou les processus politiques (2011 : 157). La souffrance des victimes est mobilisée pour gagner l'adhésion des auditoires cibles, et cela implique que « la souffrance de certains est reconnue et légitimée, tandis que celle des autres est ignorée... être reconnu comme souffrant exige d'être reconnu comme digne de pitié – être une victime » (*ibid.*) ; c'est-à-dire que le statut de victime est conféré à ceux dont l'apparence ou la représentation provoque une forte réaction émotionnelle (Dunn 2004, Aradau 2004, Kolb 2011).
- 14 En fait, en ce qui concerne le témoignage des victimes dans la salle d'audience, il a été constaté que l'expression des émotions – notamment tristesse, désespoir, douleur – est considérée comme un critère d'évaluation de la crédibilité des victimes (pour le *Emotional Victim Effect - EVF* – voir Ask et Landström 2010 et 2014).

1.2.2. Résonance culturelle

- 15 La crédibilité des victimes est la plupart du temps étudiée en criminologie par rapport aux contextes un peu plus restreints du processus policier et judiciaire, du moment de la déposition d'une plainte et jusqu'au témoignage dans la salle d'audience, en explorant le comportement verbal et non verbal – irritabilité ou confiance en soi, réactions émotionnelles excessives ou naturelles – qui rend une victime digne de confiance aux yeux des enquêteurs de police, travailleurs sociaux, procureurs, juges et jurés (Kaufman *et al.* 2003, Jordan 2004). Les travaux en relations internationales et droit international ont soulevé la question de la crédibilité des histoires des victimes de guerre ou des réfugiés, par exemple, où la reconnaissance du statut de victime – avec tout que cela peut impliquer au niveau juridique et politique – est largement fondée sur la capacité des victimes à raconter une histoire qui semble vraisemblable, à savoir un narratif qui correspond à la connaissance préalable et aux représentations médiatiques de la réalité dont il est question :
- The paradox is to be found in the fact that the recognition of narrative material is facilitated if the narrator adopts a view from outside, the view an observer being addressed would have... The narratives gain in conviction and credibility if the listener comes across familiar facts that allow the localization of the story in the area of the reader's reality construction (Lamott 2005).
- 16 Or, que ce soit à travers la manifestation des émotions ou le contenu de l'histoire personnelle, il est important de noter que les victimes sont perçues comme crédibles lorsqu'elles transmettent une histoire qui entre en résonance avec l'imaginaire social des destinataires, et lorsqu'elles se réfèrent à leurs propres systèmes de valeurs et leurs symboles culturels (Williams 1995, Dunn 2004). C'est uniquement quand l'expérience

traumatique de la victime est transmise dans un cadre narratif connu (*victim narrative*), que la victime est « reconnaissable », et par là plus crédible et digne d'empathie (Steimel 2010). Adoptant une approche narrative de l'analyse des témoignages de réfugiés et demandeurs d'asiles, Jessica Mayo (2012) utilise le terme de « fidélité narrative » (*narrative fidelity*) pour mieux cerner les modalités par le biais desquelles les victimes doivent formuler leur histoire de façon à entrer en résonance avec les perceptions et l'imaginaire des destinataires :

[The] power [of narrative] emerges only after the narrative passes a certain threshold of coherence, fidelity, and conformity to the listener's perception of the world. In the case of traumatic suffering inflicted by fellow human beings, asylum narratives often diverge from the average listener's comfortable conceptions of their fellow human beings. This causes the listener to search even more deeply for comprehensible motives on the part of the persecutor, a detail that is often obscured from the victim. [...] Success of an asylum claim may therefore turn less on merit than on storytelling skills, raising ethical issues and questions about the entire system of asylum adjudication (211-212).

1.2. 3. Identité collective et *victimhood*

- 17 La construction des identités collectives est une pratique discursive qui participe de la rhétorique de victimisation. En fait, si la victimisation est la pratique interactionnelle qui consiste à construire ou revendiquer un statut de victime, il existe toute une activité sociale destinée à lier la victimisation à une identité collective basée sur l'expérience ou l'auto-perception victimaire. Se posant la question de savoir comment et à quelles fins des individus transforment des revendications sociales en une identité collective de victime, et jusqu'à quel point il s'agit d'une stratégie politique pour ceux qui s'engagent dans cette pratique, Tami Amanda Jacoby (2015) établit une distinction entre « victimisation » - devenir une victime -, et « *victimhood* », un type d'identité collective fondée sur la victimisation (513) :

While nobody wants to be victimised, once the victimisation takes place, injured parties generally seek recognition to attain the values (material, political, spiritual and other) that accompany a victim identity (*victimhood*) in contexts that support rights-based recognition. [...] The notion of victim represents real people, but it can be moulded to promote a variety of different ethical and political goals. Embattled groups use *victimhood* as a recognisable value or what Santini and Hassan call a « legitimacy reservoir »¹, a means to access scarce resources, political influence and legitimacy (514, 517).

- 18 En fait, selon Bar-Tal *et al.* (2009) la perception du collectif comme victime sert de base à la formation de la culture - identité, communication, unité, solidarité et objectifs partagés - du groupe qui se perçoit comme une communauté de victimes (2009 : 235). De ce fait, la *victimhood* va bien au-delà de la mise en place de revendications sociales ou de légitimation, elle offre le récit constitutif du groupe :

a sense of self-perceived collective *victimhood* as a mindset shared by group members that results from a perceived intentional harm with severe and lasting consequences inflicted on a collective by another group or groups, a harm that is viewed as undeserved, unjust and immoral, and one that the group was not able to prevent (*ibid.* : 238).

- 19 Ainsi, parmi les fonctions de *victimhood* comme pratique discursive et sociale, l'on peut noter la justification morale pour affronter un adversaire perçu comme agresseur ; la polarisation entre « eux » - agresseurs immoraux, et « nous » - victimes agressées et

donc morales ; la solidarité du groupe face à un ennemi ou une menace qui exige l'unité ; et finalement la mobilisation :

It reminds group members of past violent acts by the rival and indicates that they could recur. The implication is that society members should mobilize in view of the threat and should maybe even take violent action to prevent possible harm and avenge the harm already done. This function is therefore essential to meet the challenge of withstanding the enemy in the conflict (*ibid.* : 245).

- 20 Certes, ces éléments de la rhétorique de victimisation sont relatifs à des contextes assez spécifiques, où la « victime » est cible d'une attaque criminelle ou d'une agression étatique ou militaire. Néanmoins, dans la mesure où le statut de victime est une « construction sociale » et fait l'objet de négociations culturelles, nous partons ici de l'hypothèse que, faisant partie d'une pratique discursive relativement standardisée, ces éléments peuvent être pertinents pour l'analyse d'une rhétorique de victimisation dans des contextes moins typiques, comme le discours politique où le statut – ou plutôt le rôle – de victime est plus symbolique qu'officiel.

2. Analyse

- 21 Notre analyse se base sur un corpus composé de deux discours prononcés par Netanyahu durant des grands rassemblements politiques², une longue conférence de presse tenue quelques minutes après que la police ait recommandé l'inculpation³ ; une réaction détaillée suite à un reportage télévisé qui décrivait la réalité chaotique qui régnait dans son bureau et autour de sa famille⁴ ; et une dizaine de posts et vidéos diffusés par Netanyahu sur les réseaux sociaux, où il dénonce les différentes accusations lancées contre lui. Ce corpus, qui pourrait apparaître au premier abord comme relativement restreint d'un point de vue quantitatif, est néanmoins représentatif dans la mesure où il montre bien l'usage de l'auto-victimisation comme tactique de réparation d'image, et reflète les enjeux principaux de cette démarche.
- 22 Conformément au cadre théorique, nous avons d'abord opté pour une analyse thématique en fonction de trois dimensions principales de la rhétorique de victimisation énumérées plus haut – la mobilisation des émotions, la résonance culturelle et l'identité collective – qui se sont avérées tout à fait pertinentes pour le corpus analysé. Au sein de chaque cadre d'analyse, nous avons dégagé les modalités discursives particulières permettant à Netanyahu de se présenter en « victime » sur la scène publique.

2.1. Mobilisation des émotions

- 23 Commençons par la dimension émotionnelle, qui est très marquée dans toutes les interventions de Netanyahu, et qui repose sur trois éléments : a. passage d'un *ethos* institutionnel à un *ethos* personnel : c'est Netanyahu en tant qu'homme, citoyen, mari, père – qui s'adresse au public ; il adopte un style un peu plus familier et crée ainsi une proximité avec son auditoire ; b. il exprime sa douleur, il dit explicitement qu'il souffre ; que la persécution dure trop longtemps, et qu'il n'a aucun moment de répit ; et c. il évoque très souvent les co-victimes : la famille, et surtout sa femme, Sarah. Voyons deux extraits :

(1) Citoyens d'Israël, je veux vous parler ce soir du fond du cœur. [...] Depuis que j'ai été élu premier ministre, je n'ai presque pas eu un seul jour où je n'aie été visé par des calomnies et par des propos diffamatoires. Et on ne s'en prend pas qu'à moi, on s'en prend aussi de manière cruelle et vicieuse à ma femme et mes enfants, pour m'atteindre. Ça me fait mal, parce que je les aime beaucoup (conférence de presse du 13 février 2018).

(2) Et je ne suis pas leur seule cible. Ma femme aussi. Ils ne raconteront pas au public qu'elle soutient et accompagne les familles de soldats endeuillées, les survivants de la Shoah, les enfants atteints de cancer, les soldats seuls sans famille. Cela, ils ne le raconteront pas (discours de 9 août 2017).

- 24 Sont évidentes ici deux dimensions : d'abord, que Netanyahu se place dans une position de victime : il adopte une posture ou peut-être une toute nouvelle scénographie, dans laquelle il ne parle pas en tant que Premier Ministre mais en tant qu'individu ; il s'adresse au « cœur » du destinataire, il expose sa vulnérabilité, rien ne reste implicite quand il exprime le fait qu'il souffre. Ensuite, il évoque son épouse (et après elle ses enfants), ce qui lui permet de qualifier les accusations contre lui de mauvaise foi et d'affirmer que les forces qui le persécutent violent les règles du jeu. Plus important, cela permet d'établir une division plus concrète entre « victimes » (au pluriel) et « agresseurs », surtout quand la co-victime (Sarah Netanyahu) est associée avec les communautés de victimes situées en tête de ce qu'on appelle la « hiérarchie des victimes » dans la société israélienne (Lebel 2011) : familles des soldats tombés au combat, survivants de la Shoah, enfants malades. C'est la version positive du *guilt by association* : dans la mesure où Sarah est associée avec ces groupes, elle est du côté des figures sacrées de la société israélienne qui sont au-dessus de toute polémique ou controverse. Netanyahu établit un jeu d'équivalences entre ces groupes et son épouse, tout en assignant aussi à celle-ci certains de leurs attributs victimaires :

(3) Ce dimanche, ma très chère femme, Sarah, était en route vers Haïfa pour inaugurer un musée de l'Holocauste et pour rencontrer des survivants avec lesquels elle était en contact depuis de nombreuses années. Et alors qu'elle se dirige vers le musée, les médias publient un enregistrement secret qui date d'il y a neuf ans [...] où Sarah élève la voix. [...] Est-ce qu'il existe quelqu'un qui n'a pas élevé la voix depuis neuf ans ? [...] quand il s'agit de ma famille, ma femme, mes enfants – tout est permis. [...] ils violent un droit fondamental ; le droit à la vie privée (vidéo diffusé par Netanyahu le 29 janvier 2018).

2.2. Résonances culturelles

- 25 La dimension émotionnelle très forte est donc établie, et nous voyons déjà une certaine résonance culturelle, dans la mesure où ce cas particulier est discursivement associé avec des thèmes, valeurs et symboles qui circulent dans la société. *Cultural resonance*, pour citer la définition des William Gamson, « améliore la force persuasive d'un message ou d'un cadre (*frame* ; *a package of meanings*) le rendant plus naturel et plus familier » (Gamson 1992 : 135). On reconnaît dans un message une certaine dynamique connue, un rapport de forces, un certain modèle culturel préexistant. Dans notre cas, il s'agit de deux formes de résonances culturelles : la première, plus précise, se fonde sur l'analogie entre l'accusation contre Netanyahu et une série d'événements similaires antécédents ; la seconde, plus diffuse, se réfère au narratif constitutif de la droite israélienne de manière à créer une fidélité narrative : l'histoire racontée par Netanyahu correspond aux expériences (imaginaires) des destinataires et au récit qu'ils pourraient raconter sur eux-mêmes en tant que groupe. Voyons deux extraits :

(4) Je ne peux pas réagir à n'importe quelle absurdité diffusée dans ce flot de publications. Mais vous vous souvenez certainement, je sais que vous vous en souvenez. Ce n'est pas la première fois que la chorale médiatique nous joue le tour du nuage fictif de la corruption. En 1992, ils ont réussi à renverser Yitzhak Shamir sur la fausse accusation de « corrompus ! nous en avons marre de vous ! », et ils nous ont apporté le désastre d'Oslo et les bus qui explosaient. En 1999, ils ont rejoué la même combine avec Ehud Barak et son slogan « l'aube d'un jour nouveau », qui nous a mené à la seconde Intifada et plus d'un millier d'Israéliens tués (discours du 9 août 2017 ; je traduis).

(5) Voyez-vous comment nos rassemblements sont couverts... j'ai vu un reportage à la télévision, qui couvrirait notre dernière réunion au parc d'exposition. Quelle satire... Avec quelle arrogance ils ont essayé de nous présenter. Non seulement ils nous méprisent, ils méprisent aussi quelque chose de beaucoup plus profond [cris de l'auditoire : « Allez Sarah ! », Netanyahu répond « avec ça je suis certainement d'accord »]. Ils méprisent finalement le choix du peuple (discours de 19 décembre 2017 ; je traduis).

- 26 Nous voyons ici, tout d'abord, un argument par le précédent, quand Netanyahu affirme que la même méthode a été utilisée par la gauche et par les médias pour renverser les gouvernements de la droite par le passé. La similarité entre le cas en question et les cas précédents est établie, et deux conclusions sont désormais possibles : la première postule que, tout comme les cas précédents, où il s'est avéré que les accusations étaient fausses, Netanyahu est innocent à présent également. La seconde peut être lue ainsi : si vous laissez la gauche renverser le gouvernement de droite (par cette ruse), cela va mener à la même catastrophe que dans les cas précédents. Ceci correspond alors à la définition de l'argument pragmatique ou argument par la conséquence, suscitant de manière plus directe une mémoire collective traumatique, et soulevant la question de savoir qui sont les victimes éventuelles de cette « manipulation » de la gauche.
- 27 Le second extrait permet de faire appel à un schéma psychologique classique de la droite israélienne : dans les faits, la droite est actuellement dominante dans la politique israélienne, mais elle cultive toujours son identité d'*underdog*, se référant très souvent à l'exclusion des leaders et des partis de droite qui a eu lieu durant plusieurs décennies au cours desquelles la gauche était au pouvoir, et à la marginalisation de la droite qui selon eux serait toujours active dans les médias, le milieu intellectuel et la sphère juridique. Nous avons montré dans une contribution au numéro récent de *Langage & Société* dirigé par Ruth Amossy et consacré à la réparation d'image, comment cette auto-perception du camp politique – marginalisé, exclu, ridiculisé – est ancrée dans l'identité politique de la droite israélienne, et jusqu'à quel point elle est mobilisatrice : car être de droite c'est faire partie de la lutte populaire contre l'hégémonie de gauche (Orkibi 2018a et 2018b).

2.3 *Victimhood* et identité collective

- 28 Ainsi, quand Netanyahu évoque le reportage télévisé qui ridiculise la droite, il se réfère au narratif constitutif de son camp politique et de ses destinataires : c'est une illustration typique qui résonne parfaitement avec le récit constitutif de la droite israélienne.
- 29 Ce cadrage permet à Netanyahu de transformer les accusations portées contre lui en une affaire collective, comme l'illustre l'extrait suivant :

(6) Merci, chers amis, merci. Merci d'être venus de toutes les régions du pays, j'en suis ému, je vous aime ! Mes amis, au cours des derniers jours, vous nous avez inondés de soutien et d'amour sans précédent, et vous le savez, je suis ici depuis quelques années maintenant. Je vous remercie du fond de mon cœur. Ce matin, l'un de vous m'a dit avec sagacité, il m'a dit, Bibi, ils ne veulent pas vous faire tomber, ils veulent nous faire tomber, nous tous, le Likoud, et le camp national (discours de 9 août 2017 ; je traduis).

- 30 Netanyahu résume son argument récurrent selon lequel la gauche essaie de renverser la droite en visant sa personne. Par le moyen d'un propos rapporté, il évoque ses militants (qui sont aussi les destinataires du discours) en faisant référence à leur « sagacité ». Ce type de remerciements aux militants de leur soutien, qui est fréquent dans les discours des Netanyahu comme chez d'autres leaders politiques, sert tout d'abord à apporter la preuve du fait que son statut de victime et son innocence sont publiquement reconnus. Surtout, il exprime affection et gratitude dans le contexte des inculpations, et les mobilise ainsi pour affirmer que le soutien de ses fidèles se manifeste malgré les scandales.
- 31 Mais Netanyahu ne se contente pas de remercier ses soutiens, il lie son destin au leur. Incluant ses supporters à l'intérieur du récit en leur attribuant un rôle, il lance un appel à l'action : que le camp reste uni face aux accusations, résiste aux messages diffusés par les médias, et à travers cela défende le parti politique tout entier. Ainsi, soutenir Netanyahu devient un rôle social, une mission politique destinée à protéger le groupe sur la base d'une identité collective dont les éléments constitutifs sont désormais confirmés par le narratif que diffuse le Premier Ministre.
- 32 C'est ainsi que Netanyahu apparaît dans la sphère publique comme une méta-victime, martyrisée au nom du collectif. Lui et sa famille subissent des attaques pour le parti, pour la droite, pour une idéologie commune. Le discours d'auto-victimisation de Netanyahu construit l'image d'une personne ciblée à titre de représentant d'un camp politique ; il est la figure emblématique du statut et de l'identité historique de victime de ce même camp.

Discussion

- 33 La rhétorique d'auto-victimisation de Netanyahu comprend deux dimensions importantes. Il existe tout d'abord un aspect narratif, constitué autour des protagonistes (Netanyahu et son camp), antagonistes (la gauche et ses alliées), et un récit de persécution personnelle, qui s'intègre dans le récit constitutif de la droite. En un deuxième temps, on trouve un aspect identitaire, à savoir la transformation d'une position idéologique ou politique en une identité sociale et culturelle. L'auto-victimisation personnelle est construite comme illustration de l'agression historique subie par la droite, et constitue une représentation particulière de l'identité collective du camp.
- 34 Avant de conclure, faisons le point sur la question de la victimisation et de la faiblesse. À première vue, cette stratégie de la victimisation défavorise Netanyahu. En se présentant comme « victime », un acteur politique risque d'apparaître dans la sphère publique comme faible, passif, impuissant. Mais du même coup – comme le montrent les recherches sur le discours lié aux rapports entre mouvement et contremouvement (*movement-counter-movement dynamics*), cette tactique fait partie de la construction de

l'image de l'adversaire comme un ennemi dont la puissance doit nous alarmer et nous rassembler autour des dirigeants (Carter 1980). Il est vrai que la présentation d'un adversaire en possession d'une force extraordinaire s'accompagne d'une image de soi du locuteur comme faible et vulnérable (Benford et Hunt 1992 : 39-40, Vanderford 1989 : 179), mais ce discours de victimisation de soi et de diabolisation de l'adversaire contribue à la formation et la consolidation de la solidarité interne. Il est souvent employé pour mobiliser et motiver les membres du mouvement en vue d'une lutte perçue comme émancipatrice (Carter 1980, Gerlach et Hine 1970 : 185-187).

- 35 La capacité de Netanyahu de se présenter comme méta-victime de la droite, comme incarnation absolue de la marginalisation et de l'exclusion historique, par la gauche hégémonique, de la droite en tant que camp politique oppositionnel, lui permet d'apparaître sur le plan personnel comme une figure héroïque, qui lutte, qui subit et survit à toutes les attaques. Mais au le niveau social, on constate que Netanyahu initie un processus dont l'objectif essentiel est, pour citer Sune Qvortrup Jensen (2011 : 63) « to capitalize on being positioned as other », à savoir : de bénéficier – ou tirer profit – de son statut de « marginalisé », d'« exclu », de construire sa propre histoire et tradition comme celle d'un camp politique qui est dominé par un autre groupe, conçu comme ultrapuissant ou hégémonique.
- 36 Cette pratique d'auto-victimisation politique qui fait de la droite (et de son leader) la représentante authentique du secteur social marginalisé et opprimé par les forces hégémoniques de la gauche dans les élites médiatique, académique et juridique, fait partie d'un certain nombre de conventions discursives qu'on range aujourd'hui sous l'étiquette de discours populiste. Inspirée (ironiquement) de la « politique des identités », l'auto-victimisation est un instrument utilisé pour diviser la société entre « peuple » et « élites » et pour créer la perception que le clivage politique gauche-droite est en fait une lutte sociale dans laquelle une partie (le peuple) se mobilise pour reconquérir l'espace démocratique et l'identité nationale, soi-disant volées par les élites décriées comme étant cosmopolites et anti-nationalistes. C'est précisément la pratique décrite par Ruth Wodak (2017), par exemple, qui qualifie le discours populiste de discours qui divise la société entre *demos*, peuple authentique, et « élite », corrompue et agressive. Notre analyse peut alors suggérer que dans le domaine du discours politique, l'auto-victimisation est une pratique discursive propre au contexte culturel de la « société des victimes », et plus concrètement, qu'elle sert d'instrument de persuasion au discours populiste qui sévit dans certaines démocraties contemporaines.

BIBLIOGRAPHIE

Amossy, Ruth. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale* (Paris : PUF)

Aradau, Claudia. 2004. « The Perverse Politics of Four-Letter Words : Risk and Pity in the Securitisation of Human Trafficking », *Millennium* 33 : 2, 251-77

- Ask, Karl & Sara Landström. 2010. « Why emotions matter : Expectancy violation and affective response mediate the emotional victim effect », *Law and Human Behavior* 34 : 5, 392-401
- Bar-Tal, Daniel, Lily Chernyak-Hai, Noa Schori & Ayelet Gundar. 2009. « A Sense of Self-perceived Collective Victimhood in Intractable Conflicts », *International Review of the Red Cross* 91, 229-58
- Benford, Robert, D. & Scott. A. Hunt. 1992. « Dramaturgy and Social Movements : The Social Construction and Communication of Power », *Sociological Inquiry* 62 : 1, 36-55
- Benoit, William L. 1995. *Accounts, Excuses, and Apologies : A Theory of Image Restoration Strategies* (New York : State University of New York Press)
- Benoit, William L. 2015. *Accounts, Excuses, and Apologies : Image Repair Theory and Research* (Albany, New York : SUNY Press)
- Best, Joel. 1997. « Victimization and the victim industry », *Society* 34 : 4, 9-17
- Burcar, Veronika & Malin Åkerström. 2009. « Negotiating a Victim Identity : Young Men as Victims of Violence », *Journal of Scandinavian Studies in Criminology and Crime Prevention* 10 : 1, 37-54
- Carter, David A. 1980. « The Industrial Workers of the World and the Rhetoric of Song », *Quarterly Journal of Speech* 66 : 4, 365-374
- Christie, Nils. 1986. « The Ideal Victim », Ezzat A. Fattah (ed.), *From Crime Policy to Victim Policy* (New York : St. Martin's Press), 17-30
- Dunn, Jennifer L. 2004. « The Politics of Empathy : Social Movements and Victim Repertoires », *Sociological Focus*, 37 :3, 235-250
- Gamson, William A. 1992. *Talking politics* (New York : Cambridge University Press)
- Gerlach, Luther P. & Virginia H. Hine. 1970. *People, power, change : movements of social transformation* (Indianapolis : Bobbs-Merrill)
- Holstein, Jaims A. & Gale Miller. 1990. « Rethinking Victimization : An Interactional Approach to Victimology », *Symbolic Interaction* 13 : 1, 103-122
- Hughes, Robert. 1993. *Culture of Complaint* (Oxford University Press)
- Jacoby, Tami Amanda. 2015. « A Theory of Victimhood : Politics, Conflict and the Construction of Victim-based Identity », *Millennium* 43 : 2, 511-530
- Jensen, Sune Qvortrup. 2011. « Othering, identity formation and agency », *Qualitative Studies* 2 : 2, 63-78
- Jordan, Jan. 2004. « Beyond Belief? Police, Rape and Women's Credibility », *Criminal Justice* 4 :1, 29-59
- Kaufman, Geir, Guri C. B. Drevland, Ellen Wessel, Geir Overskeid & Svein Magnussen. 2013. « The Importance of being earnest : displayed emotions and witness credibility », *Applied Cognitive Psychology* 17 : 1, 21-34
- Kolb, Kenneth H. 2011. « Sympathy Work : Identity and Emotion Management Among Victim-Advocates and Counselors », *Qualitative Sociology* 34 :1, 101-119
- Landström, Sara & Karl Ask. 2015. « The emotional male victim : Effects of presentation mode on judged credibility », *Scandinavian Journal of Psychology* 56 : 1, 99-104
- Lamott, Franziska. 2005. « Trauma as a Political Tool », *Critical Public Health* 15 : 3, 219-228

- Lebel, Udi. 2011. « Militarism versus Security? The Double-Bind of Israel's Culture of Bereavement and Hierarchy of Sensitivity to Loss », *Mediterranean Politics* 16 : 3, 365-384
- Lebel, Udi & Natti Ronel. 2009. « The Emotional Reengineering of Loss : On the Grief-Anger-Social Action Continuum », *Political Psychology* 30 : 5, 669-691
- Quinney, Richard. 1972. « Who is the Victim? », *Criminology* 10 : 3, 314-323
- Miller, G. R. & Burgoon, J. K. 1982. « Factors affecting assessments of witness credibility », Norbert L. Kerr & Robert M. Bray (eds), *The psychology of the courtroom* (New York : Academic Press), 169-196
- Orkibi, Eithan. 2018a. « Réparation d'image dans une situation polémique : la fonction-égo dans la rhétorique de la droite israélienne », *Langage & Société* 164, 197-116
- Orkibi, Eithan. 2018b. « Precedential Ad Hominem in Polemical Exchange : Examples from the Israeli Political Debate », *Argumentation* 32 : 4, 485-499
- Santini, Ruth Hanau & Oz Hassan. 2012. « Transatlantic Democracy Promotion and the Arab Spring », *The International Spectator* 47 : 3, 65-82
- Shalev, Chemi. 2018. « Netanyahu's Played the Victim So Long, He's Forgotten It's an Act », *Haaretz*, le 3 décembre, <https://www.haaretz.com/israel-news/.premium-netanyahu-s-forgotten-that-playing-the-victim-is-just-an-act-1.6704199>
- Steimel, Sarah J. 2010. « Refugees as People : The Portrayal of Refugees in American human Interest Stories », *Journal of Refugee Studies* 23 : 2, 219-237
- Sykes, Charles J. 1992. *A Nation of Victims : The Decay of the American Character* (New York : St. Martin's Press)
- Vanderford, Marsha L. 1989. « Vilification and Social Movements : A Case Study of Pro-Life and Pro-Choice Rhetoric », *Quarterly Journal of Speech* 75 : 2, 166-182
- Walklate, Sandra, Gabe Mythen & Ross McGarry. 2011. « Witnessing Wootton Bassett : An Exploration in Cultural Victimology », *Crime, Media, Culture* 7 : 2, 149-165
- Wodak, Ruth. 2017. « The 'Establishment', the 'Élites', and the 'People' : Who's who? », *Journal of Language and Politics* 16 : 4, 551-565
- Williams, Rhys H. 1995. « Constructing the Public Good : Social Movements and Cultural Resources », *Social Problems* 42 : 1, 124-144

NOTES

1. Santini et Hassan 2012 : 79
2. Du 9 août 2017 et 19 décembre 2017
3. Le 13 février 2018
4. Le 7 novembre 2016

RÉSUMÉS

Cette contribution explore la rhétorique d'auto-victimisation dans le discours politique. Si la « victimisation » est le processus par le biais duquel un individu ou un groupe sont culturellement construits ou socialement reconnus comme « victime », l'« auto-victimisation » est la pratique discursive par laquelle un orateur construit sa propre image ou identité de victime. S'appuyant sur un cadre théorique propre à l'approche interactionnelle des études de victimologie en sciences sociales, l'article examine trois dimensions constitutives du discours d'auto-victimisation d'un leader politique, en l'occurrence Benyamin Netanyahu, face aux accusations de corruption lancées contre lui : la mobilisation des émotions, les résonances culturelles et l'appel à l'identité collective. L'analyse montre que Netanyahu projette une image de victime de la persécution, tout en assimilant sa propre histoire au narratif constitutif de la droite israélienne, lequel repose sur une mémoire partagée et sur l'identité collective d'un camp politique qui se considère comme historiquement marginalisé et opprimé par la gauche. Ainsi, par l'auto-victimisation, Netanyahu se présente comme figure emblématique de la victimisation de la droite, si bien que l'appel à l'action pour soutenir Netanyahu devient un appel à défendre le camp politique tout entier. Les résultats de l'analyse mettent ainsi en évidence des pratiques caractéristiques du discours de victimisation dans un champ politique qui sont étroitement liées aux stratégies rhétoriques typiquement attribuées au discours populiste dans la politique contemporaine.

This article explores the rhetoric of auto-victimization in political discourse. While “victimization” is generally defined as the process by which individuals or group as culturally constructed or socially acknowledged as victim, “auto-victimization” is the discursive practice by which a speaker constructs his or her own image or identity as victim. Drawing on the theoretical framework of the interactionalist approach to victimology in social sciences, the study examines three constitutive dimensions of a political leader, i.e, Benjamins Netanyahu's rhetoric of auto-victimization in response to corruption charges: emotional mobilization, cultural resonance, and appeal to collective identity. The analysis shows that Netanyahu projects an image of a victim of persecution, while assimilating his personal story to the constitutive narrative of the Israeli right, self-perceived as a historically marginalized and oppressed by the Israeli left. Netanyahu's auto-victimization thus transforms into a symbolic figure of the Israeli right's tradition of victimization, and constitutes an emergency call to defend Netanyahu in order to protect the entire political camp. The results of the analysis correspond to the discursive practices observed by cultural victimology, but they also echo some of the rhetorical strategies associated with contemporary populist political discourse.

INDEX

Mots-clés : auto-victimisation, discours politique, discours populiste, fidélité narrative, image de soi, résonance culturelle, victimisation

Keywords : cultural resonance, narrative fidelity, political discourse, populist discourse, self-image, victimhood, victimization

AUTEUR

EITHAN ORKIBI

Université d'Ariel, ADARR